

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Au concours hippique de Rome

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 149-155

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Au Concours Hippique de Rome

Déjà dans le courant du mois de Mars certains journaux français avaient attiré mon attention sur la solennité hippique qui devait avoir lieu à « Tor di Quinto » et aux Cappanelle, dans les environs de Rome, dans les premiers jours de Mai.

Je me sentis subitement en proie à une fièvre... de cheval et, étant données les conditions extrêmement favorables que les chemins de fer italiens faisaient, en cette circonstance, aux amateurs du sport chevaleresque, je caressai, dès la première heure, le rêve

d'aller applaudir les purs sang du Concours ; je fis part de mes intentions à des collègues qui n'avaient jamais vu la Ville Eternelle, et au premier matin du mardi de Pâques, nous débarquions à la gare des Termini, au centre même de la Città. Nous n'étions que trois, et pas un de plus, dans le compartiment qui nous conduisit de Domodossola à Gênes, de Gênes au but de notre excursion : nous étions, à part cela, des professeurs en vacances et nous humions délicieusement l'air pur et frais de la liberté. La joie fut si grande, si complète, qu'en sortant du tunnel du Simplon nous parlions déjà la langue de Dante : nous n'étions pourtant qu'au lundi de Pâques et nous nous croyions déjà à la Pentecôte : *Si signor ! Per Baccho ! Vino chiaro ! Cielo puro ! Choucrouta deliciosa* (pardon ! j'oubliais qu'il y avait un « Tedesco » avec nous).

Revenir à Rome, après une attente de dix-huit ans, et Dieu sait quelle attente !... Y retourner, avec l'intention de prendre part à un Concours hippique, n'y a-t-il pas là de quoi faire rêver les tendres amis des Muses, les artistes épris de beautés antiques, les descendants des martyrs du Colisée, les enfants de la Cité des Papes ? Rêvez tant que vous voudrez, fils des Muses, ronchonnez comme il vous plaira, artistes aux longues crinières, et vous, chrétiens austères et fidèles, voilez-vous la face : mais rougissez de n'avoir pas fait comme nous.

Car, en attendant les chevauchées des participants au Concours, les trois mages, partis de Lausanne au lendemain de la Résurrection, commencèrent leurs courses dans les églises, dans les musées, dans les villas qui font de Rome une ville où les plus neurasthéniques trouvent de quoi se distraire, s'intéresser et s'édifier.

Pour moi qui y avais séjourné deux ans, et qui y

avais débuté par mon ordination à la prêtrise, je sautais du train pour aller saluer, aux Quattro Fontane, un de ces vieux amis qui a fait de Rome sa résidence habituelle et qui en connaît les moindres détours, et de là, courir à Saint-Pierre, offrir mes hommages au père de la Rome Chrétienne. J'oubliais, à ce moment, et ce qui m'environnait, et les vingt ans qui me séparaient de ma première visite au tombeau des Apôtres : je me trouvais soudain rajeuni, et, tout ému d'avoir pu enfin réaliser un de mes plus chers désirs, je pressais mon front et mes lèvres contre la statue de bronze qui se trouve près de la Confession, au grand ébahissement de deux jeunes touristes qui — et pour cause sans doute ! — ne comprenaient rien à cet épanchement du revoir.

Je ne me contentai pas de cette visite, et j'en fis tellement, dès ce premier jour, que le soir en rentrant dans la chambre que mon vieil ami m'avait préparée et où j'avais peut-être été précédé par quelque confesseur de la France nouvelle, je constatai avec joie que j'avais déjà parcouru en tous sens la Cité qui célébrait, ce jour même, l'anniversaire de sa fondation par Romulus et Rémus. Ce soir-là, on devait illuminer le Colisée en l'honneur des deux nourrissons de la louve : mais le Ciel avait jugé à propos de se brouiller après « l'Ave Maria » : le vent et la pluie se mirent de la partie, et mes deux compagnons de route qui voulaient se payer, pour leur premier soir, un Colisée au clair de lune ou aux feux de Bengale, durent se coucher sans avoir vu ce spectacle qui était pourtant recommandé par le Baedeker que le citoyen d'Ostrowo avait acheté sur les bords du Léman.

Dès le mercredi matin j'eus la consolation d'accompagner au Vatican les trente délégués de l'Institut Catholique de Paris, avec leurs maîtres et leur drapeau,

un beau drapeau tricolore devant lequel les gardes suisses présentaient les armes et que saluaient les gardarmes pontificaux, au superbe bonnet à poils. A dix heures sonnant, la porte du cabinet privé du Souverain Pontife s'ouvrit lentement et au milieu d'un recueillement que je ne puis décrire, nous vîmes apparaître la douce et bienveillante figure du pape qui aime la France. Il passa devant nous, nous regardant avec tendresse, nous bénissant affectueusement, et nous faisant signe de nous relever (car nous l'avions attendu à genoux), il prit place sur le trône et écouta l'adresse qu'un des jeunes gens lui présenta au nom de l'Université Catholique de Paris. Je n'ai pu retrouver le texte de cette adresse et ma mémoire n'a pas gardé les détails de la réponse du St-Père : je ne sais qu'une chose, c'est qu'au cri d'amour, de fidélité et de reconnaissance qui perçait dans les paroles de la jeunesse, Pie X répondit par un long cri de tendresse et d'encouragement. Il évoqua le Maître aimant s. Jean dès qu'il le vit ; il parla du rôle de la jeunesse catholique française, à l'heure actuelle, de la charité et de la tolérance qu'elle doit éprouver pour tous, même pour ceux qui ne partagent pas ses croyances, et du courage qu'elle doit apporter dans l'affirmation de sa foi et dans l'accomplissement de son devoir : *Siete forti !* Ces mots : *Soyez courageux* résument cette allocution et elle est tombée sur des cœurs qui en avaient le plus grand besoin. Après une dernière bénédiction, dans laquelle le pape entendait renfermer toutes les intentions, tous les désirs de son auditoire de disciples et de maîtres de l'enseignement chrétien, il reprit, à pas lents le chemin de son bureau, donnant à chacun de nous sa main à baiser, caressant les jeunes et leur demandant d'où ils venaient, et, quand il passa devant le drapeau de l'Association, il le prit en disant : *Comè*

bello! et il l'embrassa comme il eût embrassé le front d'un enfant. Qu'auriez-vous fait à notre place, à ma place, en voyant Pie X étreindre le drapeau français ? Peut-être comme nous, comme moi, vous auriez senti des larmes remplir vos yeux : à défaut de clairons, c'étaient nos cœurs de Français qui battaient aux champs devant le pape, vêtu de blanc, enveloppé en quelque sorte dans les plis de ce drapeau qui lui coûte hélas ! tant de souffrances. Je pensais au Christ embrassant sa croix et je me rappelais les paroles du labarum de Constantin : *In hoc Signo vinces.*

Ce n'était pourtant que ma première visite au pape : car le vendredi suivant, le surlendemain par conséquent, je pus, grâce à l'intervention de mon ami, être reçu en audience particulière par le Souverain Pontife : nous étions quatre à franchir la porte de ce sanctuaire, où, dès le seuil, on est saisi par le souvenir des pontifes qui y ont précédé Pie X, et d'où partent les flots de lumière et de force que le cœur des Vicaires de Jésus-Christ ne cesse de déverser sur le monde confié à leur direction. Nous fîmes, conformément à l'usage, les trois genuflexions de rigueur dans les audiences privées, mais j'ai eu l'impression que le pape avait hâte de nous voir, de nous sentir près de lui, et d'un geste paternel, il nous releva lui-même et se mit à causer avec nous avec la plus touchante familiarité. Quand vint mon tour de lui parler et de répondre à ses questions, je vous avoue que je ne lui fis pas de grands discours et sortant, de mon cœur, tout ce que j'y avais soigneusement préparé, classé, étiqueté, je lui demandai pour tous ceux que j'aime une bénédiction toute spéciale : d'un seul coup j'avais retrouvé tout l'italien que j'avais appris vingt ans auparavant, au Séminaire Français, et il faut croire que je ne m'expliquai pas trop mal, car le Saint-Père

sourit même de la volubilité avec laquelle je lui parlais de Lausanne, de ma vieille mère (il protesta contre cette épithète quand, sur sa question, je lui répondis qu'elle venait d'accomplir son troisième quart de siècle) de mes œuvres et de la jeunesse dans laquelle j'enveloppais la rédaction de *l'Eveil* et mes amis de Neuchâtel,... Chaque fois le doux pontife me répondait : *Si, Si, Si... tutti, tutte*, et j'aurais encore continué si, dans la salle du tronetto, une Association de Dames françaises n'avait attendu le Saint-Père pour recevoir ses encouragements.

Le tout n'avait duré que dix minutes, mais des minutes qui, laissez-moi vous le dire, rempliront les heures de ma vie et vers lesquelles je ne me reporterai qu'avec une émotion dont la douceur me suivra partout.

J'avais oublié le concours hippique, et si complètement qu'après ces deux entrevues avec le Vicaire de Jésus-Christ, je croyais être venu à Rome pour tout autre chose. Je refis avec des amis qu'un hasard providentiel me plaça sur la route, les pèlerinages aimés qui avaient ensoleillé mes deux années de vie universitaire. Je les conduisis à Ste-Agnès, à St-Paul hors les murs, à St-Laurent hors les murs, à Ste Cécile au Transtèvere, à St-Anselme, à Ste-Croix de Jérusalem, à Ste-Marie Majeure, au Colisée, à St-Jean de Latran, où je repassai les douces impressions de mon ordination, des mains du Cardinal Parocchi, et, avec ces amis je descendis dans les Catacombes de St-Callixte, sur la Voie Appienne. J'y célébrai la sainte messe dans la crypte des papes, à côté de la chapelle qui renferme la tombe de Ste-Cécile. Là, enveloppé des souvenirs de l'Eglise naissante, j'éprouvai la force de la grâce qui suinte en quelque sorte le long des murs, consacrés par les reliques des martyrs, et, loin

des bruits du monde, je me laissais aller aux pensées qui assaillent les chrétiens fidèles devant les tombes de leurs aïeux. Je remerciai Dieu d'avoir couronné mes vacances par ce pèlerinage aux catacombes et je remontai sur la voie appienne avec mes amis qui n'étaient pas moins émotionnés que moi.

J'oublie évidemment bien des détails de ces quelques jours passés au cœur de la catholicité : mais à *l'Eveil* on ne me pardonnerait pas de consacrer un volume à des souvenirs aussi personnels. Je ne dirai donc rien de mon arrêt à Gênes où je retrouvai d'anciens élèves, heureux de me faire les honneurs de leur capitale... Je n'avais du reste d'autre intention que de raconter, à la hâte, mes impressions hippiques... et je constate que c'est fait. J'avais donné rendez-vous à mes compagnons de route à la gare de Rome, le 29 au soir : ils y furent d'autant plus fidèles que le lendemain il fallait se remettre au travail : le matin même de notre départ nous étions retournés au Vatican et avons reçu une dernière bénédiction du Pape : c'était le viatique... mais un viatique pour de nouveaux travaux et de nouveaux combats.

Nous avons eu le plaisir de lire, dans les journaux, que le concours hippique avait obtenu le plus grand succès et nous en félicitons les dévoués organisateurs. Nous leur exprimons tous nos regrets de n'avoir pu les applaudir que de loin : le concours, en effet, ne commençait que le lendemain de notre départ et nous ne pouvions nous en consoler... Bravo, quand même !
Eviva la Città !

L. WEINSTEFFER.